

Il n'y avait pas de *misère* à proprement parler dans mon microcosme régimentaire puisqu'au pire, j'en étais l'exemple dans ma prison, le vivre et le couvert y étaient assurés. Voire le luxe, quand ma compagnie était de semaine ou que mes réseaux de fortune (la *zone*, la *classe*...) m'approvisionnaient en papier vierge (revues, cigarettes, fruits au sirop du foyer payés sur la solde...) et ouvraient discrètement ma cellule dès leur prise de garde pour que je puisse librement circuler dans le bâtiment.

Peut-être même est-ce par leur incongruité dans mon paradis transitoire que m'y apparurent, aussi fugitivement que leur hantise perdure, des misères autrement perverses, d'autant plus oubliées par l'indice Gini qu'elles ne se mesurent pas ric-rac au pouvoir d'achat.

Je veux parler de mes trois fantômes...

Appelons-les Khi, Psy et Omega, par exemple : les trois lettres finales de l'alphabet grec, en double hommage aux constantes mathématiques et à tous les derniers de tous les pelotons.

Khi était un sous-off d'origine algérienne, sergent-chef je crois, aux arrêts de rigueur lui aussi pour avoir agressé l'un de ses congénères au couteau un soir de beuverie. Il venait d'un autre régiment et ne devait de purger sa peine au 8^{ème} RI que pour ne pas risquer d'y être gardé par des appelés sous ses ordres. Mon chef de corps m'avait requis dès son incarcération pour lui donner quelques cours disons *de rattrapage*. C'était le souhait de l'intéressé lui-même : comment aurais-je dit *non* ?

Je devais vite comprendre, en fait, que ce n'était pas tant les finasseries de la langue française qui intéressaient mon premier élève à titre privé, que les quelques formules magiques en idiome local qui lui auraient permis d'aborder l'autochtone hors du casernement. De quoi commander une bière sans avoir à montrer du doigt la cannette, par exemple, ou draguer autrement que par la langue des signes ... Des choses comme ça.

Malheureusement pour lui je ne parlais pas un mot d'allemand : j'avais juste emporté dans mon bagage le petit volume de la méthode *Assimil* au cas où, et le lui aurais volontiers prêté si Khi ne s'était vite avoué totalement analphabète - le premier que je rencontrais dans notre plus beau pays du monde.

Or sans bande son ni magnéto...

Alors on a fait avec...

Je ne me rappelle plus si c'est moi qui allais une heure par jour dans sa cellule, ou lui dans la mienne. Je sais juste qu'il s'asseyait sur le lit d'en face (c'est pour ça que j'ai le souvenir de deux lits...) sage comme un gosse qui attendrait je ne sais quel oracle de l'adulte détenteur du savoir. Et je lui débitais ma leçon d'allemand telle que je l'avais Assimilée le matin même, en me fiant à l'alphabet phonétique international pour l'accent...

La première phrase de la première d'entre elles m'est restée gravée : « *Meine tasse ist tsu kleine !* ». Je lui aurais bien expliqué qu'elle pouvait, à elle seule, métaphoriquement exprimer tous les manques et tous les désirs, sinon toutes les détresses du monde, mais je doute qu'il eût été en mesure de comprendre. De mon côté, j'aurais bien aimé connaître son histoire, au sergent-chef Khi. Je n'en eus pas le temps. Pour des raisons que j'ignore il fut réintégré dans son corps (comme on dit) dès la deuxième semaine.

Huit ans après les accords d'Evian, osons croire que l'armée de la République aura fini par y débloquent un budget pour lui apprendre à lire et à écrire de façon compétitive...

Psy non plus je ne l'avais jamais vu auparavant.

Il avait quant à lui l'envergure commando et portait les insignes d'adjudant. Je l'ai donc suivi sans mot dire quand, ayant ce jour-là ouvert ma porte, il a requis mon aide pour une tâche délicate : récurer les WC à la turque au fond de mon couloir (c'est aussi pour ça que je me les rappelle si bien...), entartrés grave il faut dire.

A l'époque, on ne pensait pas écologie. C'est donc sur la raison que l'intendance était en rupture de stock qu'il m'a suggéré d'en décrotter l'email sans détergent, avec les moyens du bord : est-ce qu'on ne m'avait pas notamment laissé pour mes repas un couteau, certes émoussé, mais solide ?

S'il y avait eu des témoins, comme le matin des cuisines, je me serais sans doute rebiffé tout aussi spontanément. Mais c'était l'heure de la relève. La nouvelle équipe n'étant pas arrivée nous étions seuls, Psy et moi... Et il n'attendait clairement qu'une chose : que j'en profite pour le menacer avec ledit couteau, à l'instar de mon bref premier élève, histoire d'avoir prétexte à me retourner aussi sec et m'aplatir façon schnitzel...

C'est qu'il en faut peu aux coeurs bruts pour se sentir les meilleurs.

J'ai jugé préférable d'obtempérer. Et donc, toute honte bue, de gratter mes chiottes à quatre pattes avec mon propre couvert.

Puis il s'est évaporé aussi vite qu'il était apparu, l'adjudant Psy, dès l'arrivée de la relève.

Etait-il passé là par hasard et pure psychopathie ? missionné par ma hiérarchie pour jauger mes couilles, comme ils disent ? ou juste dépêché par la Providence pour convaincre mon rousseauisme latent que l'homme peut très bien ne pas être bon sans avoir aucune bonne raison de ne pas l'être ?

Le mystère demeure car je ne l'ai jamais revu.

Le cas Oméga m'a toutefois paru de loin le plus inquiétant.

Lui n'était qu'appelé mais d'une classe plus récente, et c'était - j'aime à le croire - sa toute première garde de prisonnier. Il n'était pas baraqué non plus, loin de là : mon modeste mètre soixante-dix le dominait d'une demi tête. Ma première idée, le voyant, fut qu'il avait dû tricher sur sa taille pour ne pas risquer l'exemption : un futur citoyen respectable se doit d'avoir *servi*...

Il devait être midi. Je suppose que ses compagnons de corvée étaient partis chercher nos repas aux cuisines, car lui aussi se trouvait seul quand j'ai appelé pour me rendre à mes chères toilettes. Appelé avec insistance, même, étant pressé...

Le miracle, à y repenser, c'est qu'il ait fini par oser m'ouvrir.

Imagine-le, mon Oméga minuscule, reculant d'un bon mètre après avoir quasi défoncé ma porte d'un coup de rangers et me braquant jambes écartées (en posture dite *défensive*) avec son pistolet mitrailleur...

Déchargé bien sûr, le PM : je le savais d'expérience. Mais plus je lui expliquais que je le savais et qu'il n'avait pour autant rien à craindre, plus il menaçait, tremblait, s'égosillait, manifestement terrifié. J'eus beau lui rappeler le plus posément possible que certaines choses ne se faisaient pas, même à l'armée, le droit de chier ne me fut accordé que porte grande ouverte, lui ne me quittant pas des yeux ni ne déviant un seul instant son arme.

Que te dire d'autre ?

Je doute que quiconque, même en manière de blague, l'ait à ce point prévenu contre mon éventuelle dangerosité que sa panique ait eu un début d'amorce d'explication rationnelle.

Non. C'était comme ça. Les choses étaient comme ça chez mon futur citoyen respectable : le type en taule, c'est forcément un mauvais et il faut tout craindre d'un mauvais.

Rien que de plus *normal*.

A qui a besoin de croire aux ruses du Diable, les efforts déployés à prouver que tu n'en es pas l'incarnation prouveront d'autant plus évidemment que tu l'es.

(à suivre...)